Document généré le 25 avr. 2024 10:07

Liaison

Un récit qui a mûri comme un bon vin

La Vigne amère, roman de Simone Chaput, Saint-Boniface, Les Éditions du Blé, 1989, 176 pages

Rachelle Renaud

Numéro 54, novembre 1989

URI : https://id.erudit.org/iderudit/42616ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)
1923-2381 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Renaud, R. (1989). Compte rendu de [Un récit qui a mûri comme un bon vin / *La Vigne amère*, roman de Simone Chaput, Saint-Boniface, Les Éditions du Blé, 1989, 176 pages]. *Liaison*, (54), 19–19.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Un récit qui a mûri comme un bon vin

par Rachelle Renaud

La Vigne amère, roman de Simone Chaput, Saint-Boniface, Les Éditions du Blé, 1989, 176 pages.

Quoique créé par une Franco-Manitobaine, ce roman s'ancre d'un réalisme tout à fait convaincant dans le quotidien d'une jeune femme de la Touraine. Cette région de la France, connue pour ses vins corsés et pour ses magnifiques châteaux, semble emprisonner ses habitants, vignerons fiers et têtus, aux aguets contre les intempéries dévastatrices, dont le seul recours face à cette réalité dure et exigeante, semble être une dépendance accrue du fruit même de leurs labeurs. Ce monde rural est peuplé d'êtres coriaces, le goulot d'une bouteille à la gueule, quand ils ne sont pas à s'éreinter parmi les vignes rugueuses. Ces paysans honteux, aux prises avec une pauvreté menaçante, ne tolèrent ni les Gitans, qu'ils jugent parasites malgré leur vaillance, ni les robineux du village, caricature de leur propre laideur bestiale.

Le regard lucide de l'auteure, Simone Chaput, n'épargne personne dans cet inventaire mis à nu; il affronte tour à tour les vices démesurés du père de l'héroïne, Judith Mathieu, les faiblesses de la mère passive, même les rêves flous de Judith. Le traitement pénétrant de ces gens n'est aucunement irresponsable, car, comme l'héroïne, l'auteure souhaite un monde meilleur, un champ libre où ces êtres humains puissent s'épanouir, maîtres de leur propre destin.

Judith, écœurée par les sautes d'humeur et par la violence brutale de son père, Colin Mathieu, vigneron de Saint-Cyrille, nourrit le rêve de partir, de quitter l'étau de son quotidien abrutissant. Elle veut découvrir sa propre identité, ses propres forces de femme. Envieuse des touristes insouciants qui sont de passage à Blois, village des environs, elle reconnaît quand même les aspects naïfs de ses désirs naissants. Pour Judith, le voyage, le déplacement, représente bien plus qu'une évasion de sa vie mesquine de fille de vigneron et du mariage à Charlot, un gars du village aux buts myopes et trop simples. Ce départ, en fin de compte, représenterait un premier pas, une première étape de sa délivrance.

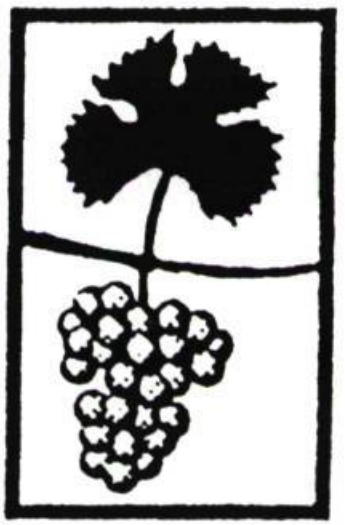
Témoin d'une vie de couple infernale sous le toit familial, où sa mère, violée et battue par son mari coléreux et ivrogne, doit aussi tolérer les infidélités flagrantes de son époux, Judith rêve néanmoins d'un homme au visage flou avec qui elle pourrait réussir un cheminement équilibré. Disons, en passant, que ce besoin d'un compagnon mâle, sans qui elle ne pourrait construire une vie heureuse, révèle clairement le romantisme naïf, soit de l'héroïne, soit de l'auteure. Enfin, c'est pour quand une littérature saine où on présente la femme solide en elle-même, sans béquille masculine pour se composer une identité?

Malgré cette faille sur le plan philosophique, malgré la vraisemblance douteuse d'un grand amour entre deux êtres dans un intervalle de cinq jours, l'auteure démontre bien la lucidité croissante de l'héroïne dans sa décision de décamper de l'enfer de sa vie actuelle. Elle refuse de mener une vie de chienne, comme les pauvres bêtes enchaînées dans la cour, abusées par leur maître. Même si elle ne déménage pas dans l'Ouest du Canada, contrée natale de son amant, elle partira. Même abattue et affaiblie, incertaine de sa propre force de réaliser son rêve, elle invite sa mère à l'accompagner et à quitter la terre familiale.

Ce geste filial révèle une grandeur d'âme, une maturité généreuse, car malgré ses peurs de vivre avec une femme soumise et encline à la tristesse, Judith sait qu'elle ne peut faire autrement. Peu à peu, la fille s'émerveille de découvrir la force et la joie de vivre sous-jacentes chez la mère, la persuadant enfin de faire peau neuve.

La tendresse de l'héroïne se voit à plusieurs reprises : dans son amitié, pour elle courageuse, envers la lesbienne Marjolaine; dans son respect des gitans fiers et grognons; dans sa pitié des ivrognes lâches du village, arrivés comme un cheveu gras sur la soupe du festin de Noël; enfin, dans sa quasi sympathie pour Martine, la pute du village, qui offre son corps dodu à son père aux mœurs cochonnes.

Alors, malgré un certain romantisme de mauvais aloi, le récit mûrit sur la vigne, au plan psychologique, et produit un vin d'un bouquet sain, voire nourissant.

Mais Simone Chaput met peut-être trop en évidence son coin de pays, le peignant en couleurs parfois irréelles et fantaisistes. Certes, les rêveries de Judith flottent vraisemblablement comme une neige douce sous l'emprise d'une brise légère, mais ne s'aveuglent jamais sous les assauts d'une poudrerie brutale... ou d'un amour incertain. Cette tendance à romancer le paysage canadien pourrait attirer les visites touristiques, mais ne révélera pas le courage d'un peuple qui se bâtit sur une terre dure, parfois inhospitalière, quoique chérie.

Ce livre, comme un bon vin, finit par enivrer le lecteur. Un langage d'un concret délicieux et exquis, en constitue l'élément le plus alléchant, sans tomber dans la fantaisie arbitraire. Les paysages, les personnages, les scènes de dispute et de bagarre, les moments tendres de l'amitié et de l'amour, l'enthousiasme rabelaisien des préparatifs de la Noël, tout concourt à étancher la soif du lecteur à la recherche d'un dépaysement enrichissant.